Zeitschrift: Rapport de gestion / Chemins de fer fédéraux suisses
Herausgeber: Chemins de fer fédéraux suisses
Band: - (2002)

Artikel: Prochain arrêt Olten
Autor: Moser, Milena
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-676323

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Milena Moser

Prochain arrêt Olten

«Les voyageurs pour Bâle sont priés de changer de train…». Il pouvait changer ou rester assis. Il n'était attendu ni à Bâle ni à Berne, à Zurich non plus. Il voyageait sans but, il ne suivait que la voix du haut-parleur, la seule qu'il supportât encore ces derniers temps.

Personne ne l'attendait. Aucune lumière n'était allumée dans son appartement, aucun repas n'était tenu au chaud. Il pouvait faire ou ne pas faire ce qu'il voulait. Rentrer ou ne pas rentrer. Aller à Bâle ou à Berne. Changer à Olten ou non. C'était ce qu'il y avait de bien dans l'état de veuf. Manger, dormir, porter une chemise propre – cela ne concernait plus que lui.

Ce n'était pas qu'il allât jouir de cette situation. Vingt-sept ans de mariage, on ne peut pas simplement tirer un trait dessus. Parfois, étendu sur le divan au salon à lire le programme TV, il croyait entendre des bruits d'eau à la cuisine. «Fais-moi un petit café, chérie», disait-il alors, et ce n'est qu'au bout d'un moment, quand il n'y avait pas de réponse, qu'aucune voix, venue de la cuisine, ne prononçait un distrait «hm, oui – tout de suite», qu'il lui revenait à l'esprit qu'elle était morte. Isabelle était morte. Elle avait toujours été en bonne santé. Elle n'avait jamais mangé de viande. Jamais fumé. Parfois seulement, en faisant la cuisine, une discrète gorgée de la bouteille de kirsch qu'elle avait cachée dans le buffet de la cuisine, derrière les boîtes de conserve.

Elle était toujours là. La bouteille.

«J'ai mal à la tête», avait-elle dit. Elle s'était tenu le front, sa main protégée par le gant de ménage rose; elle avait de belles mains, Isabelle, des mains douces, des mains soignées. Des mains qui avaient été photographiées pour des images publicitaires: rien que ses mains, grandes, au premier plan, derrière elles un corps inconnu, un visage inconnu. Beaucoup trop délicates pour travailler, c'était écrit au bas d'une des photos, où l'on voyait sa main tenant une fine cigarette. Elle avait encadré la photo, et l'avait suspendue à la cuisine. Juste au-dessus de la plonge. «J'ai mal à la tête», avait-elle dit. Elle voulait s'asseoir, mais elle s'était affaissée, s'était effondrée sur le sol, et elle était morte. Etendue, une main encore sur le front, une main gantée d'un gant de ménage rose.

Il croyait toujours entendre ses pas dans le couloir. Son parfum flottait encore dans l'air. Non, c'était insupportable de rester dans l'appartement.

«Vos prochaines correspondances...» Il passait toujours plus de temps en train. Des journées entières filaient, emportées sur le réseau des rails. Mais les heures en train n'étaient pas perdues. Elles suivent un principe supérieur: elles étaient soumises à un horaire. Les heures faisaient sens. Peu après la mort d'Isabelle, il avait vendu l'auto et s'était offert un abonnement général. Sans lui demander, on lui avait donné une carte pour aînés. Pourquoi pas, après tout? Il n'avait pas de travail, pas de tâche, pas de femme. Mais celui qui est assis dans un train, – il l'avait vite remarqué – celui qui est assis dans un train n'avait pas de comptes à rendre. Dans le train, c'était un homme avec une mission. Un homme avec un but.

Au cours des derniers mois, il avait fait ses expériences: il savait quelles correspondances il pouvait atteindre facilement, sans courses inutiles sur le quai; il savait à quelles gares les chariots du buffet étaient refournis, et où le café dans les bouteilles thermos était le plus frais. Il savait, et c'était le principal, sur quels trajets les annonces au haut-parleur étaient les plus longues. Car c'était la voix du haut-parleur qui lui importait. La seule qu'il avait encore envie d'écouter.

Il s'était également habitué à voyager dans le «wagon silence».

«Ce train continue pour Aarau...» Comme elle prononçait Aarau: avec un A sombre, qui venait de tout au fond de la gorge. Aarau était un mot étranger pour elle. Pour la voix. Tout comme pour Isabelle. Elle l'avait tout de suite frappé, cette voix sortant du haut-parleur. Son timbre était celui d'Isabelle. D'une Isabelle jeune. Sans la note aigre qu'elle avait prise au cours de son mariage, ni le poli de supériorité, presque d'indifférence des dernières années, et sans l'intonation traînante et pâteuse due à la bouteille de kirsch. C'était une voix tranquille, présente, décidée, mais secourable aussi. Je sais ce qu'il y a à faire, disait la voix. Mais elle était également assez généreuse pour lui laisser croire que c'était lui qui prenait les décisions: celle de changer ou de ne pas changer.

Ce train...

Parfois il observait un autre voyageur qui, comme lui-même, baissait son journal quand il écoutait les annonces, et qui concentré, rêveur, appuyait la tête contre le dossier rembourré en souriant. En face, un homme d'un certain âge, plus âgé que lui, quelqu'un qui portait à bon droit sur lui l'abonnement des aînés. Il sortit un sandwich, le débarrassa du papier gras qui l'enveloppait, jambon et fromage, le papier froissé fit plus de bruit que cela ne devrait être permis dans un «wagon silence». Le froissement se fit au beau milieu de l'annonce.

«Zurich aéroport, Oerlikon, Gare principale.»

L'homme était en train de porter son sandwich à la bouche. Il s'arrêta à mi-chemin, son sandwich en l'air, la bouche ouverte tandis qu'il écoutait la voix: «Prochain arrêt: Zurich aéroport.» Il mordit dans son sandwich, mastiqua. Leva les yeux, regarda son vis-à-vis, sourit. «Cette voix», dit l'inconnu.

On devrait pourtant être silencieux dans un «wagon silence».

«Elle me rappelle ma femme. Ma défunte femme.»

Est-ce qu'il attendait peut-être une réponse? Voilà qu'on le regardait de l'autre côté du couloir, des hommes d'affaires, le front plissé.

«Elisabeth», dit l'autre.

Elisabeth?

«Marianne!» entendit-on de l'autre côté du couloir.

«Verena!»

«Hélène!»

«Ruth!»

FIN